

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 29 (1891)  
**Heft:** 27

**Artikel:** Sans enfants  
**Autor:** Courty, Paul  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-192406>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 14.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

dire que je regrette qu'il ne se soit pas brisé les os, car il ne faut désirer la mort de personne. Mais il fût sorti de là avec une jambe cassée ou un nez en marmelade, que je n'y aurais vu, pour ma part, nul inconvenient.

» La route appartient à tout le monde, aux chiens comme aux hommes, furent-ils juchés sur un engin à deux roues. Il n'est pas permis à une voiture de filer sur une route, où il passe beaucoup de monde, au triple galop. Le triple galop d'un cheval est infiniment moins rapide, et par conséquent moins dangereux, que l'élan furieux et désordonné d'un bicyclette poussé à toute volée sur une pente rapide.

» Ce n'est qu'un chien qu'a rencontré et culbuté le vélocipède de ce monsieur. Mais il pouvait tout aussi bien se faire que ce fût un enfant ou une femme, qui aurait été, tout comme le chien, saisie par le travers, roulée et probablement tuée sur le coup.

» Ce n'est qu'un chien... Mais n'est-ce donc rien qu'un chien ? Songez que celui-là était un chien de berger, le gagne-pain et l'ami de son maître. Vous avez peut-être, vous qui me lisez, un chien que vous aimez de tout votre cœur. Trouveriez-vous plaisant qu'un monsieur, sous prétexte de faire le joli cœur et de conquérir une réputation de bicycliste, vous le coupât en deux ? Vous ramasseriez peut-être le bicycliste meurtri, mais vous auriez une envie folle de briser le bicycle en dix morceaux.

» Les vélocipédistes abusent ; je voudrais que, pour réfréner leur belle ardeur, on leur demandât un compte sévère de tout accident dont ils auraient été les auteurs, involontaires ou non.

» L'histoire que je viens de conter, d'après le *Moniteur* de la vélocipédie, devrait avoir un autre épilogue que celui qui lui est donné par notre confrère : d'ironiques malédictions à l'adresse du chien. Le berger aurait dû faire un bon procès au bicycliste et réclamer non seulement le prix de son chien, mais même une somme plus forte pour le dédommager du chagrin et de l'ennui de sa perte. J'aurais souhaité que le tribunal y ajoutât une bonne amende. Car il doit y avoir des règlements de police qui défendent aux vélocipédistes de filer, sur une route fréquentée, à toutes pédales. »

#### Antique simplicité.

Sous ce titre, nous empruntons, au Musée Neuchâtelois, le curieux article qu'on va lire, dû à la plume de M. Philippe Godet :

On a beau dire que nous nous exagérons à distance les mérites du bon vieux temps ; sans rien nier de tout ce qui fait la gloire du nôtre, sans contester les progrès accomplis, sans prétendre même

que les mœurs de nos ancêtres fussent de tout point supérieures à celles de ce siècle, il faut bien reconnaître cependant qu'elles avaient une certaine fleur de simplicité que nous n'avons pas su conserver. Il nous semble qu'on éprouvait jadis moins de scrupules qu'aujourd'hui à montrer ses sentiments intimes ; qu'il existait, dans les relations de la famille, je ne sais quel patriarchal abandon que notre vie moins cachée, plus répandue au dehors, en a fait disparaître.

Cette simplicité s'est longtemps conservée dans nos montagnes, et c'est là encore qu'il en faudrait chercher sans doute les dernières traces. Au siècle passé, Jean-Jacques Rousseau, dans sa *Lettre sur les spectacles*, se complaisait à décrire, pour mieux confondre ses contemporains, les mœurs innocentes et paisibles des habitants des hautes vallées neuchâteloises et en traçait une peinture qui ressemble à une idylle.

Le philosophe n'a pourtant point fait un tableau de fantaisie : telle était bien l'existence de ces populations intelligentes, laborieuses et sages, dont le génie inventif se développait dans la solitude des maisons isolées, et où se conservaient intactes, en plein XVIII<sup>e</sup> siècle, les traditions et les vertus d'un autre âge.

Pour qui en doutera, nous avons un document qui a son éloquence et que nous tenons à reproduire ici.

Un jour de l'année 1780, un brave homme habitant la Joux-Perret, près la Chaux-de-Fonds, était allé « au village » porter son lait. Il avait été retardé dans ses affaires, et, en rentrant au logis, il n'y trouva pas sa femme, qui était sans doute aux champs ou à la forêt. Mais la digne paysanne avait laissé le dîner de l'absent, soigneusement préparé, sur la table de la cuisine. Et comme le bon montagnard devait s'absenter de nouveau dans l'après-midi, il ne voulut pas quitter la maison sans laisser à sa compagne un signe de reconnaissance et d'affection. Il écrivit donc de sa plus belle main sur un bout de papier les lignes que voici :

Ma cher et bien-aimé Epouse en notre Divin Sauveur, Je doit te beaucoup remercier du bon dinez que tu m'avois préparé ce matin. Je l'ay mangé avec reconnaissance. Heureux l'homme comme moi, qui dans sa jeunesse a trovez une fâme semblable à toi. Que ne puis-je répondre à tes bonnes qualités. Tu est la perle que Dieu m'avoit destinée. Par ainsy, je prie le Dieu tout puissant qu'il t'afermisse de plus en plus dans le bien et nous fasse la grâce de nous unir dans le Ciel comme nous le sommes sur la terre avec nos chers Enfants. Adieu pour un instant. Je te salue et sui pour la vie

A. L. ROBERT.

L'orthographe n'y est guère, mais quel simple et touchant langage parle le cœur dans ces quelques lignes, et comme leur

naïve éloquence fait revivre à nos yeux tout un monde disparu !

Ce chiffon de papier fut religieusement conservé par l'heureuse épouse, Suzanne-Esther Robert ; elle le transmit à sa fille Célestine Courvoisier dit Jonas, aux Endroits, qui le léguâ à son tour à sa fille Emilie Jeanmaire, née Courvoisier. Celle-ci ne l'a pas laissé perdre, et, à l'heure qu'il est, ce papier vénérable, jauni par les années, est entre les mains de l'arrière-petit-fils de l'honnête montagnard, M. Edouard Jeanmaire, peintre, de la Joux-Perret.

Il a fait encadrer cette relique : elle vaut, à ses yeux, les plus glorieux parchemins.

#### SANS ENFANTS

par PAUL COURTY

Si vous parcourez quelquefois d'un coup d'œil la quatrième page des journaux, plus intéressante qu'on ne le croit généralement, sous l'apparente sécheresse des annonces, si surtout, vous ouvrez parfois les *Petites affiches*, vous serez certainement frappé d'y trouver à chaque instant la formule suivante :

• Un homme et une femme, *sans enfants*, désirent se mettre concierges... »

« On demande un homme et une femme, *sans enfants*, pour servir dans un château... »

Etc., etc...

Il semble, en un mot, qu'à notre époque, ces deux mots, *sans enfants*, soient une clef magique qui ouvre toutes les portes.

Un matin du mois de septembre dernier, François Champion, frotteur de son état, et sa femme, étaient assis depuis quelques instants à table, devant un plat fumant de pommes de terre. C'était au cinquième étage d'une maison du boulevard de Clichy, dans une de ces grandes pièces qui remplacent tant bien que mal pour les ménages d'ouvriers un appartement complet. Les modestes meubles en noyer étaient reluisants de propreté et indiquaient chez la ménagère des qualités d'ordre que l'on ne trouve pas toujours parmi les femmes de cette classe. Au mur, une de ces feuilles-réclames en couleur, imprimées à Épinal, et montrant dans une gamme descendante tout ce que l'on peut réaliser de rêves avec un billet de la *Loterie de Bessèges*, semblait attester que l'un des deux époux au moins n'était pas exempt d'un grain d'ambition. Sur la cheminée, pour représenter l'art, on voyait la photographie encadrée d'un soldat décoré de la médaille militaire, qu'il était aisément reconnaître pour le portrait du maître du logis. Il avait gagné cette distinction pendant la guerre franco-allemande, à la bataille de Coulmiers, en allant ramasser sous un feu endiablé son capitaine blessé. Lui-même avait été à cette occasion atteint d'une balle à la jambe droite, qui ne le laissait pas quelquefois de le faire souffrir, aux changements de temps.

Dernier détail : le parquet de l'appartement était brillant comme un miroir, et contrairement au proverbe qui dit que les

cordonniers sont toujours les plus mal chaussés, on voyait que le brave frotteur mettait un amour-propre professionnel à soigner particulièrement cette partie de son ménage.

A côté du plat fumant, auquel les deux époux ne touchaient pas, attendant sans doute les deux autres convives dont les assiettes étaient déjà sur la table, on voyait déplié un journal, que Champion prenait et reprenait à chaque minute, avec une sorte d'impatience nerveuse. La préoccupation qui pesait évidemment sur le ménage devait prendre sa source dans ce carré de papier imprimé. C'était le *Figaro* du jour, non pas que le frotteur pût s'offrir le luxe d'un journal à quinze centimes, mais Champion, qui en revenant de son travail, se reposait parfois quelques instants au square de la Trinité, l'avait trouvé sur un banc où son premier propriétaire l'avait abandonné, — après lecture faite, comme disent les notaires.

— Tu vois, ma bonne, c'est écrit en toutes lettres, disait le frotteur, relisant à haute voix pour la vingtième fois un avis inséré à la quatrième page :

« On demande l'homme et la femme, sans enfants, pour être concierges. On prendrait de préférence un ancien militaire. S'adresser tout de suite rue de Châteaudun, 282. »

— Voilà qui aurait fait joliment notre affaire, soupira la ménagère.

— Et l'annonce est de ce matin, observa Champion, la place ne doit pas encore être prise. Puis on demande un ancien militaire, mais sans parler de la médaille : c'est ça qui ferait un bon effet. La place serait enlevée haut la main.

— Sans doute, mais à quoi bon en parler, puisque c'est impossible ?

— Impossible, pourquoi ?

— Tu n'as donc pas bien lu ? fit la femme Champion avec une nuance d'impatience... Sans enfants...

Champion baissa la tête.

— Et justement les voici, se hâta d'ajouter la mère, heureuse de pouvoir changer de sujet de conversation.

On entendait un gazouillement de voix dans l'escalier. La porte s'ouvrit avec impétuosité, et deux jeunes garçons, l'un d'une dizaine d'années, l'autre de sept à huit ans, se précipitèrent au cou de leurs parents.

— Vous êtes en retard, dit doucement la mère en leur rendant leurs caresses.

— Oui, répliqua Gustave, lainé, nous nous sommes arrêtés un instant pour regarder un orgue de Barbarie comme nous n'en avions jamais vu encore. Figure-toi, mère, que sur le devant, il y avait des bonshommes qui dansaient. Comme c'était joli !

— Et en attendant, le déjeuner refroidit, fit le père d'un ton de voix un peu brusque.

La femme Champion, qui n'était pas habituée à la mauvaise humeur de son mari, se hâta de détourner l'oreille.

— Non, non, ne crains pas cela, dit-elle, il n'y a rien de tel que les pommes de terre pour conserver la chaleur. Allons, à table, les enfants.

Le repas fut néanmoins plus triste que d'habitude. Les parents se ressentaient de la préoccupation que cet incident avait mêlée à leur vie, et les enfants, moins excités à babiller, les regardaient avec leurs

grands yeux curieux, mais sans oser interrompre le silence.

Aussitôt après le déjeuner, la mère garnit leur panier de pain, de pommes et de noix qu'elle eut l'attention toute maternelle de casser d'avance, et les renvoya à l'école.

— Tu es tout triste, Champion, dit-elle ensuite en revenant vers son mari. L'idée de cette place te trotte donc toujours par la tête ?

— Eh bien, oui, quoi !

— Tu sais bien cependant que pour nous c'est un rêve impossible à réaliser. Tu n'as pas envie sans doute d'aller jeter les enfants à la Seine ? ajouta-t-elle en frémissant la première de sa plaisanterie.

— Non, mais pourquoi ne les enverrions-nous pas aux Chênes, chez ta mère ? La brave femme les demanda assez souvent.

(*A suivre.*)

### On soupâ tsi on notéro.

Vaisté z'ein iena coumeint quiet vaut mi adé derè cein qu'ein est.

On notéro dè pè Lozena, ein alleint bâirè lo café à l'édhie après son dinâ, trâové à la pinta on ami dào défrou que n'avâi pas revu du grandteimp et que lâi fasai pliési dè revairè. Stu ami, qu'étai z'u pè la capitâla po afférè, dévessâi allâ à l'Union, à la Tiéce, à la Banque et ne sé iò onco et ne volliâvè reparti què lo leindéman matin.

— Eh bin, lâi fâ lo notéro, du qu'on ne pâo pas sè vairè stu tantou, te mé faré lo pliési dè veni soupâ tsi no, et ne passéreint la veillâ einseimblion.

— Oh ! tè remacho bin, repond l'ami ; mâ ne vu pas bailli dâi z'eimbarras à ta fenna. On sè pâo bailli rendez-vous.

— Rein dè cein ! N'ia min d'eimbarras et ma fenna sarà bin conteinta dè tè vairè ; te lâi fara pliési. Ne mè fâ pas l'affront dè ne pas veni !

— Eh bin, va coumeint l'est de ; y'adri.

— A la boune hâora. Eh bin, à 7 hâorès on t'atteint. A la revoyance !

Lo notéro s'ein va po derè à sa fenna dè préparâ on bon petit soupâ ; mâ à l'avi que sooo dè la pinta, reincontré cauquon que lâi vint demandâ quand porrâi allâ po écrirè on testameint.

Lo notéro, coumeint dè justo, a dû resta onco on momeint po s'einteindrè, après quiet reincontré su lo tsemin on autre compagnon que vegnâi justameint vers li po lâi parlâ de n'atto à passa po on tsamp que l'étai eïn trein d'atsetâ. L'a failli bâirè on demi, et après cein, m'eïnlévine se n'a pas onco étâ arretâ pè dou ào trâi gaillâ qu'aviont à lâi devezâ dè çosse et cein, dè maniére et dè façon que l'avâi dza fiai chix z'hâorès quand l'est arrevâ à l'hôto, iò l'a trovâ sa fenna que crâvâve dè fan ein l'atteindeint po soupâ. Lo notéro, qu'avâi boun appétit assebin, sè met à trablia sein repeinsa à l'ami et sè met à rupâ avoué sa fenna coumeint se n'aviont rein medzi du dou dzo.

Quand l'ont fini, lo notéro allumè sa pipa po liairè la Folhie d'Avi, tandi que sa fenna sè met à décâodrè on volant qu'avâi fauta dè tzandzi à 'na roba. Et coumeint l'étont quie tot tranquillo, vouaique cauquon que tirè la senaille à la porta.

— Se bâyi quoui l'est cein, se dit la fenna ?

On momeint après, la serveinta vint derè qu'on monsu dinsè et dinsè démandâvè après lo notéro et que l'avâi fê intra ào bureau.

— A-te de la barba, fâ lo notéro ?

— Oï, dit la serveinta, l'a onna granta berbitche rossetta.

— Eh ! tè bombardâi-te pas la quinna, fâ lo notéro ! et contè à sa fenna que l'avâi invitâ on ami po soupâ, mâ que l'avâi oubliâ dè lo lâi derè et que s'étai met à medzi sein lâi repeinsâ.

Adon la fenna, que ne pésai pas la téta po rein, criè la serveinta, lâi contè l'affère et l'einvouie à l'hôtel d'France iò dévaissâi lâi avâi on dinâ dè noce, po lè priyî dè vito bailli oquie dè bon po trâi.

Tandi cé temps, lo notéro et sa fenna vont ào bureau teni compagni à l'ami que lâo fâ dâi z'estiusès d'arrevâ on peu tard, kâ l'étai dza la demi.

— Oh t'es prâo vito, fâ lo notéro, et pi d'ailleu noutra tsanera dè serveinta est ein retard ; ma dein veingt menutès, cein va étre prêt ; qu'ein dis-tou, ma fenna ?

— Oï, oï, faut onco laissi mitenâ on momeint.

— Te no fâ bin pliési d'étré venu, et ne t'aré pas perdenâ d'avâi manquâ.

Enfin coumeinçont à djasâ po passâ lo teimp et on momeint après, la serveinta vint derè que lo soupa étai prêt.

On sè met à trablia et on sai la soupa. Lo notéro et sa pernetta n'ein preignont que 'na gottetta. L'amy ein a onna boune assietâ. Lo fricot, et on bon fricot, arrevè tsau pou ; mâ tsacon renasquè de sè servi dè sorta.

— Vo ne medzi pas, se dit la fenna ?

— Sechet.

— Eh bin, servi-vo coumeint faut !

— Mâ servi-vo assebin, vo ; vo ne fidè què d'agotta ; ne vu pas medzi solet, repond l'ami.

Lo notéro et sa fenna sè fooçont dè medzi, po la boune façon ; et à fooce einradzi, on arrevè à la fin dâo soupâ ; mâ cein allâvè gras.

Tot per on coup, l'ami sè lâivè et dit que l'est bin fâtsi, mâ que faut que l'aulè ào cabaret iò l'a arretâ sa cutse. Lo notéro et sa fenna lo ratignont pas, et tandi que l'ami, après avâi remachâ et de : boune-né, décheind lè z'égras ein borde-neint : Tè preignè pi lo commerce ! Lo notéro et sa fenna s'étaisont su on canapé ein boeileint : Françoise ! Françoise ! vito dâi camomiles !

L'étont tot malâdo. Lo pétro étai prêt